

LE ROCK

grâce à la musique. Pendant qu'eux passaient leurs journées à devenir obèses en buvant de la bière, pendant qu'ils se fiançaient à 16 ans, moi, je répétais. Leur vie n'était pas faite pour moi. J'en attendais beaucoup plus qu'eux. C'était donc un soulagement d'être considéré comme un paria, c'est une position dans laquelle je m'étais mis volontairement. J'avais l'impression d'être en guerre, de lutter. C'était mon carburant. Car à Woking, j'avais l'impression d'être pris au piège. La mentalité des gens est aussi étroite que leur ville. Il ne fallait surtout pas sortir du rang, tenter quoi que ce soit. Les gens n'aiment pas ceux qui veulent prendre de l'altitude».

Échapper à la mesquine fatalité, à la mélasse gluante, aux faux-semblants, à la guimauve, à l'ennui, au mélodrame, à l'usure du quotidien, au travail déblatant, à la médiocrité... Le rock semble promettre tout cela à la fois. Évasion ? Vraie vie ? Au risque de courir après ses fantasmes dans une sorte de spirale qui vous ramène toujours au point de départ... Paul Weller, lui, sait où il va. Principe de réalité de la classe ouvrière, sans doute. Il est résolu à s'extraire de sa condition grâce au rock — au même titre que d'autres grâce au football. La comparaison s'arrête là. Le rock, c'est ne pas être comme tout le monde. Le foot, lui, fait partie de ce dispositif social qui oblige les gars à jouer les durs, à se conformer aux stéréotypes — virilité, gros bras, drague, soirées au pub, bière à gogo, boîtes de nuit, castagne... L'un et l'autre vecteurs d'ascension sociale. Mais pour quelques uns seulement. Le désir d'arrachement des classes moyennes est sensiblement différent. Parlant des hippies qui vivent l'aventure psychédélique, Tom Wolfe écrit dans *Acid Test* : «Ils venaient en général des classes moyennes, mais pas de la haute bourgeoisie, de la petite ploutocratie, si on peut encore se servir de ce vieux terme éculé — de familles qui avaient de la Culture, mais pas d'argent, ou de l'argent, mais pas de Culture. [...] Former un petit monde à part, ne pas avoir un boulot, vivre selon ses propres critères — Nous ! [...] Ne pas commencer au bas de l'échelle, sans appui, tout simplement parce qu'on s'en foutait, de l'échelle — on en était déjà à un... niveau bougrement déconcertant pour le monde des bien-pensants !». L'évasion, l'échappée, l'ascension prennent ici les formes d'une sédition imaginaire, d'un renoncement à son identité sociale, d'un abandon des règles du jeu en vigueur dans la société. Une façon, comme le laisse entendre Tom Wolfe, de réduire les tensions liées à ce qu'on appelle en langage spécialisé une «non-congruence de statut» ou une «dissonance des capitaux». Vu sous cet angle, le rock répond, il est vrai, à un mouvement intérieur, à un «appel du démon» bien moins romantique, puisqu'il y va, comme dans toute «vocation», d'un travail de conversion des contraintes objectives en espérances subjectives — c'est la nécessité faite vertu (Bourdieu). Vision sacrilège ? Dernière ligne des «mémoires» de Manœuvre : «Messieurs les guitaristes, tirez les premiers !»

Jean-Pierre Delchambre

LE ROCK

Un peu de l'âme des sans-grâce

À la fois inconscient à ciel ouvert de la société (comme la télévision) et désir d'incarnation fourré dans la non-réalité officielle d'un univers câblé, le rock, art non consommé, musique d'amateurs, donne la possibilité de s'exprimer sur sa propre vie, sur son époque, sur ses expériences — sans revêtir les habits trop larges des ordres de grandeur consacrés.

PAR JEAN-PIERRE DELCHAMBRE

«Carnaval des fous, des séduits et des délaissés, ceux qui ont été roulés» (Patti Smith). Brutal et simple, le petit rituel du rock, qui donne une voix à ceux qui n'en ont pas. Petits récits de la passion et de la souffrance, en lesquels s'écoulent des sentiments rarement exprimés en public, sinon sous les formes très sublimes du grand art. Échapper à l'emprise du discours de ceux qui prétendent parler au nom de la vie des autres. Promesse tenue. Il y a quelque chose de démuné dans cette violence vitale d'un rock qui, s'il s'oppose aux discours qui vivent de l'écrasement des petits récits, a pourtant si peu à restituer à ceux qui sont muets. Peu, ce n'est pas rien. Une société branchée sur le rock s'expose au retour du refoulé. Même si le système sait s'y prendre, qui neutralise le danger en le rentabilisant.

Bien qu'accusé par certains esprits chagrins d'être une musique de pacotille, aliénante, tapageuse et insouciance, il s'en faut de beaucoup pour que le rock se réduise à la caricature que brossent avec emphase Finkelkraut ou Allan Bloom.

Ces donneurs de leçons sont eux-mêmes largement victimes de la supercherie qu'ils dénoncent. En l'occurrence, ils ont plutôt tendance à confondre l'«esprit» du rock avec la carcasse musicale apprêtée, calibrée et exploitée par l'industrie culturelle. Qu'il existe un rock dont la seule motivation provient du compte en banque, cela ne fait pas le moindre doute. Que cette production exclusivement commerciale touche le public le plus large, cela crève l'écran, et c'est dans la logique du système. Madonna, incarnation de la *material girl*, assomme le monde depuis des lustres avec son culot et son cynisme, ingrédients centraux de sa réussite. Ce rock-là est celui, avide, stupide et carnassier, de la course au plus gros succès commercial possible. Rock vulgaire de strass et de paillettes, qui cultive les dollars et la provocation à bon marché. Dans la même gamme, à peine moins rentables, on rangera (selon la méthode Borges) : le rock mou (binaire pour les boîtes, lyrique pour les festivals), le hard-rock-minet (post- et néo-Queen), le rock

LE ROCK

pour émoustiller les jeunes filles alanguies (il semblerait, mais j'attends des démentis, que les filles aient moins souvent la rage que les garçons ; aussi se laissent-elles plus facilement envoûter par le premier ersatz d'extase venu, ce dont profite Lenny Kravitz), le rock au bord de la piscine (pour se souvenir de ses vacances à Ibiza), le A.O.R. ou adult oriented rock (rock pépère de ceux qui se croient dans le coup parce qu'ils écoutent Radio 21 pendant la journée), le rock F.M. (assimilable au précédent), le rock pré-pubère sage-comme-une-image (on regarde le clip plus que l'on écoute la chanson), le rock de faux vrais voyous pour jeunes gens lisses désirant s'encanailler (voir les Happy Mondays ou les Guns & Roses...).

ROCK-DISTRACTION ET ROCK-PASSION

Le rock est une affaire qui marche, bien que n'échappant pas aux tendances dépressives de la récession actuelle. Pourtant, ramener le rock aux grosses machines qui le font vendre ferait pouffer de rire n'importe quel amateur un peu pointu. C'est ici que se marque la distinction entre le «rock d'agrément» et le «rock-passion», le «rock de masses» et le «rock d'initiés». Si le gros de la masse se laisse fasciner par l'inertie extatique et surexposée du simulacre rock & rollien (selon un modèle de séduction décrit à l'envi par Baudrillard), il existe un public plus aventureux, «à tête chercheuse», qui vit de résister à la banalisation et à l'institutionnalisation du rock. Pour autant, on ferait fausse route à croire que ce public d'initiés se poserait en s'opposant nécessairement et ostensiblement au ventre mou, bovin et commercial, de la musique rock. Cela peut être le cas, mais la tendance dominante est plutôt aux trafics et aux croisements, aux jonctions (guitare / danse)

et aux fusions (hard / rap, métal / funk, psyché / jazz)... Le rock d'aujourd'hui prend un malin plaisir à brouiller les pistes et à désamorcer l'esprit de sérieux, qui est celui des belles âmes et des censeurs, et qui est l'ennemi du rock. Le groupe Sonic Youth, tête-de-pont new-yorkaise de l'expérimentation bruitiste, qui a connu l'an dernier un certain succès dans les *charts* indépendants avec un single «engagé» («Youth against Fascism»), sortait en 1988 un album-clin d'œil en «hommage» à Madonna, sans cynisme, pour le fun... On sait que la modernité a institué comme une forme de distinction le fait d'aimer le kitsch avec un poil de distance qui évite d'être confondu avec la masse. Or, il s'agit moins de cela ici, que d'une sorte d'humour qui se faufile entre les lignes de démarcation qui séparent rock de distraction et rock d'initiés. Le rock a en effet à lutter contre ce que la distinction entre un registre «noble», exigeant, expérimentateur, et un registre «trivial», vulgaire, commercial, a de rassurant (il est tellement confortable de critiquer Madonna et ses fans...). Il en va de la vitalité de cette musique qui plonge ses racines dans les formes d'expression les plus populaires. Mais encore, il s'agit de résister au mépris intellectuel pour le «bas».

Nous vivons dans une société où la courbette devant n'importe quelle manifestation de la belle jeunesse annoissante n'a d'égal que l'acharnement mis à rabaisser les sans-grâce et les perdants. Rien d'étonnant, dès lors, à voir se développer en parallèle au marché de la culture de masse, un marché de la spiritualité et de l'épanouissement personnel (des trucs zen aux séminaires de formation à la communication, du *new age* à la gestion de soi...) qui professionnalise la qualité de la vie et la présentation de soi. Cette partition reconduit, osons-le dire,

LE ROCK

l'équivalent d'une vieille distinction bien connue des théologiens et des sociologues qui ont lu Max Weber : celle entre les «élus» et les «damnés». D'un côté, la frange aisée d'une classe moyenne qui, à force d'être convoitée et courisée, développe un «amour de soi» immodéré et autosatisfait, une confiance en soi acquise dans les cours de maintien et garantie par des assurances tous risques. De l'autre, les pauvres diables, les sans-grâce, ceux dont l'«amour propre» est comme une défaillance permanente agitée par le doute et le manque. Serge Daney prenait en exemple de ce phénomène le *Céline* de Brisseau, film sur l'«inspiration» dans lequel le personnage central est flanqué d'une sorte de faire-valoir balourd et maladroit : c'est «tant pis pour les perdants, tant pis pour cette pauvre Geneviève qui est une envieuse et qui rate tout... On ne raconte que la légende des saintes qui ont réussi. C'est le *star system*... C'est un peu : à bas les pauvres.

L'autre elle rame vraiment, c'est une prolo, elle calcule trop, c'est une peste, elle fait tout toute seule, elle essaie de comprendre un peu ce qui lui arrive, tout lui échappe parce que l'autre a des visions, et puis elle est quand même punie par une attaque cardiaque, ce qui donne lieu à une très belle fin. Mais c'est terrible le mépris final...» Par rapport à ce mépris, on aimerait que le rock donne la parole à ceux que l'on n'entend jamais, sinon depuis récemment sur le mode mutilant et inélégant du *reality show*. Malheureusement, le rock de grande consommation n'est que trop souvent cette fabrique à contes de fée *kitsch* ou à *success-stories* qui suscitent une identification idolâtre de la part de la masse. Et l'on se trouve devant ce paradoxe plaisant selon lequel le rock d'initiés, parfois réputé intellectuel, est en fait le plus ouvert et le moins élitiste par rapport aux *losers* et aux sans-grâce pas

toujours beaux à voir de notre société. Se prendre d'affection, comme le fait Morrissey (The Smiths) pour le «Sweet and Tender Hooligan», voilà qui est tout de même mieux que de le stigmatiser en lui tendant à travers les médias un miroir grimaçant où il pourra se reconnaître sous les traits d'une bête stupide (entre nous : à choisir entre le bœuf et le beauf, du style présentateur du week-end sportif tenant le nouveau discours moralisateur de notre société, il n'est pas difficile de se mettre à la place du hooligan pour voir quel modèle il préfère). Mais ne soyons pas si négatif : après tout, cette publicité pour le hooliganisme «à l'initiative de la R.T.B.F. et de V.T.M.», grâce à son esthétique saisissante, entre le punk et *Blade Runner*, a fait frémir les braves télespectateurs calés dans leur fauteuil, en même temps qu'elle a donné le sentiment de leur importance à ces jeunes qui souffrent de n'avoir jamais été reconnus à leur juste valeur par la société...

ÊTRE RENVOYÉ À SOI-MÊME

Bon, mais revenons-en à cette distinction entre rock-passion et rock-distraction, qui, si elle prend eau de toute part, est quand même bien utile pour distinguer deux rapports opposés au rock. Le rock d'agrément, à l'instar des personnalités falotes, fantomatiques, sans caractère, cherche à séduire l'auditeur en allant servilement au devant de ses désirs, en le caressant dans le sens du poil. Musique d'artifices qui se fait accepter en tant qu'ambiance agréable, sans plus. Il y a un sens à parler de musique publicitaire, prétexte à des clips qui ne sont eux-mêmes que des spots promotionnels. Pour le directeur commercial d'une grande firme de disque, le consommateur de rock d'agrément est interchangeable, Européen moyen urbanisé ou WASP (White Anglo-Saxon Protestant), demandeur d'une part de rêve tout en res-

LE ROCK

tant bien assis dans la vie (il n'est pas «larger than life»). Au contraire, le rock-passion se présente plutôt, malgré toutes les restrictions que l'on peut apporter à cette vue romantique, comme un vecteur d'arrachement aux conditions initiales de l'existence, comme un moyen d'ouverture, comme une force corrosive qui empêche d'adhérer à son destin. Si ce rock peut être aussi, bien entendu, le lieu d'un enfermement dans l'étroitesse d'esprit des tribus «branchées» et secondaires, il est d'abord la lame de fond qui transporte le sujet et le projette sur les chemins à la recherche des fragments dispersés du sens. Malgré l'existence de mini-cultes tenaces (autour de Syd Barrett, Roky Erickson, Nick Drake, Joy Division, etc.), le rock-passion est essentiellement iconoclaste et refuse l'identification à des idoles, même si le jeu avec les fantasmes du mythe fait partie intégrante de son répertoire. Daniel Darc : «Do it», c'est faire un choix, prendre sa vie en main et n'attendre rien d'autre. J'ai flashé sur Elvis et Dylan quand j'étais même mais je n'attendais rien d'eux. C'est comme l'histoire chinoise, quand on te montre une étoile, il ne faut pas regarder le doigt mais ce qu'il te montre. Je regardais ce qu'Elvis et Dylan montraient, ils m'avaient indiqué le chemin...» Ce rock-là renvoie donc fondamentalement les gens à eux-mêmes, de la même façon que la participation active au concert rock et la proximité de la scène provoquent un sursaut des tripes et de la conscience qui fait que l'on ne se reconnaît plus le même. «À la fin j'ai crié comme tout le monde et j'ai mué une seconde fois» (Fr. Ducray). Après ce qu'on vient de dire, on pressent l'injustice qu'il y a à faire porter au rock le pompon d'un monde qui s'illusionne sur lui-même en se regardant dans le miroir embellissant la vie. Ainsi, dans ses écrits, Kundera insinue à plusieurs re-

prises que le rock n'est que le vacarme assourdissant dans lequel baigne notre époque marquée, selon lui, par un inépuisable déclin esthétique. Dans un monde comique et infantilisant, l'art ne résisterait pas au *kitsch*, que Kundera distingue expressément du mauvais goût ou de «l'art de pacotille», pour en faire une affectation générale face à la vie : «c'est le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue». Kundera relie le *kitsch* au sentimentalisme apparu au XIX^e siècle. L'âme moderne aurait commencé d'enfler avec la musique romantique. «L'œuvre de Beethoven commence là où finit la grande minute de Goethe. Le monde perd peu à peu sa transparence, s'opacifie... tandis que l'homme trahi par le monde s'évade en son for intérieur, dans sa nostalgie, dans ses rêves, dans sa révolte... Le cri intérieur, pour Goethe, était un insupportable vacarme». Après avoir décrit la fin de la «courbe splendide» de la grande musique européenne, morte d'avoir toujours voulu se dépasser, et qui s'est achevée avec Schönberg «dans l'épanouissement de l'audace et du désir», Kundera se résigne à brosser un monde hanté par des «âmes tapageuses» sur fond de «musique sans mémoires». Cette position pourrait paraître élitiste. Mais Kundera avoue par ailleurs ne pas être dérangé par «l'art léger, mineur». L'ennemi, c'est plutôt le pathos, l'effusion, l'emphase, les bons sentiments qui envahissent l'esprit de la modernité. Accusé d'amplifier le vacarme des cris intérieurs et suspecté d'entretenir une attitude *kitsch* à l'égard de l'existence, le rock est convoqué pour se défendre, avec d'embellie cette circonstance atténuante qu'il est une forme d'expression mineure. Jouons le jeu de la justification même si le rock ne se laisse pas si facilement assigner.

LE ROCK

MACHINE DE GUERRE
ANTI-KITSCH ?

On n'ira pas contester, c'est évident, que le gros de la production de masse assure sa rentabilité en proposant des clichés en paillettes qui enrobent la réalité d'un emballage de rêve... Les «majors», les multinationales du disque, recrutent surtout des «talents» qui acceptent de reproduire un rythme et un son qui pourront être facilement assimilés par un public accoutumé à un type de musique, avec juste la petite dose de fantaisie qui permet de prétendre à une originalité dérisoire. Bien sûr, il y a des exceptions. Par exemple, on n'a pas fini de s'interroger sur le succès inattendu du groupe Nirvana, sorti il y a deux ans d'un underground confidentiel avec une musique dite «grunge» assez radicale, numéro un toutes catégories pendant plusieurs semaines, y compris en Belgique, avec le single «Smells Like Teen Spirit», puis avec l'album *Nevermind*. Sans doute programmé comme un zakouski par la David Geffen Company qui s'appropriait à lancer sur le marché le nouveau double album des Guns & Roses, Nirvana est parvenu à damner le pion à ce gang de voyous poussé à grand renfort de tapage promotionnel. Tout le monde s'est rué sur *Nevermind*, depuis le puriste hardcore jusqu'au cadre d'entreprise qui, selon Kurt Cobain, chanteur du groupe ulcéré (au sens propre) par ce succès trop lourd à porter, devait acheter ce disque par erreur... Naturellement, le showbiz n'a pas tardé à rassembler ses billes et à braquer ses projecteurs sur la scène de Seattle, où vitote une poignée de combos tori-boyaux de la même trempe que Nirvana. Mais l'assaut, bien qu'inopiné, fut assez fort pour que l'on puisse déclarer ces groupes vainqueurs sur le fond. Cette transition m'amène à poser la question suivante : le

rock, quand il n'oublie pas d'ambitionner une certaine pureté, peut-il être considéré comme une *machine de guerre anti-kitsch* ? Je ne sais s'il y a un verdict final à prononcer dans cette affaire, mais voici quand même quelques éléments de réponse.

Rappelons tout d'abord que le rock plonge ses racines dans le blues et d'autres musiques noires *profanes*, qui se démarquaient par leur *réalisme* des musiques à vocation sacrée (gospel...). Plutôt que de chanter des louanges à Dieu, les pionniers noirs se recentrent sur leur expérience, souvent malheureuse (sur le modèle : «I wake this morning, and my baby was gone») et refusent d'idéaliser leur condition dominée par ce qu'on appelle aujourd'hui la souffrance sociale. Toutefois, cette imagerie misérabiliste risque à tout moment de verser dans le lamento compatissant du martyrologue des «damnés de la terre». Aussi il faut bien voir que la musique noire tire tout autant sa vitalité d'une paillardisation des thèmes religieux et d'une «horreur gaie» faite de gouaillerie, de cruidité, de méchanceté et de sexualité. Iggy Pop, évoquant les musiciens noirs qu'il a fréquentés dans les années 60 : «Ils n'avaient rien à voir avec l'homme de couleur stéréotypé de la légende, qui dit que les Noirs jouent du blues parce que leur race souffre. En fait, ils jouaient du blues parce qu'ils étaient défoncés à longueur de journée. Du genre à boire et à baiser tout le temps, avec un couteau dans la poche.»

Ça, c'est pour les racines. Mais dès les années cinquante, une tension apparaît entre les deux pôles qui animaient le rock : le réalisme de la rue et la fascination pour le rêve (américain). L'incarnation du fantasme rock'n'rollien sera portée à son apogée par Elvis Presley qui, tel les héros des mythologies, paiera de son savoir le «privilège» de se dégager de son

LE ROCK

humaine condition pour accéder à une immortalité de demi-dieu. La chute de l'idole, suite à ce maudit service militaire qui a causé, comme l'on sait, la première mort du rock, annonce un basculement qui va entraîner le rock, tendanciellement, vers une position de plus en plus désabusée. Au terme d'une décennie marquée par le nouveau réalisme de Bob Dylan et du Velvet Underground, le rêve américain est en charpie, dépenaillé (amères loques). Don DeLillo écrit au début des années septante : « Il y avait de nombreuses visions dans le pays, toutes des fragments du rêve explosé... Pour nous autres, les vrais fils du rêve, il ne restait que la complexité... » Alors, le rock devient une façon d'assortir les ombres de son image et de son être... Le Velvet Underground en fournit le modèle exacerbé. Avec une intransigeance à couper au couteau, le Velvet a en effet traqué une réalité qui ressort de là pénible, dégonflée, laide et crue. Or, ce n'est pas pour rien que le groupe de Lou Reed et John Cale est devenu la référence majeure du plus grand nombre de tentatives depuis le milieu des années 70 et jusqu'à aujourd'hui. « Groupe qui continue à faire peur, sans doute parce qu'il est le seul de cette époque dont les démons n'ont jamais pu être vraiment exorcisés » (Alain Dister). Groupe-limite, qui dérange, obsède, fascine — qui, comme tous ceux qui puisent dans l'effroi la force de donner une nouvelle vision, glaciale, glauque et nue de la réalité, s'expose à tous les procès en sorcellerie. Groupe visionnaire beaucoup trop en avance sur son temps — et pourtant fixant comme nul autre, possédant pour ainsi dire la mesure malsaine et cruelle de New-York. Longtemps réduit à ne vendre que des clopinettes, le Velvet n'a jamais eu autant de pouvoir d'attraction que sur notre présent. Nous évoluons dans un monde qui a tendance à vivre à

côté de ses poubelles — dans un double sens : comme l'on dit de quelqu'un qu'il est à côté de ses pompes, et comme Serge Daney disait de notre société médiatisée qu'elle regarde le spectacle aseptisé des souffrances et des rebuts qu'elle produit... Le rock, en particulier celui d'agrément, n'est bien souvent qu'un écran de plus interposé entre le téléspectateur et la réalité, surtout si celle-ci est barbouillée façon crado pour faire mousser le cœur des ados. Pourtant, il existe un autre rock, dont la matrice est précisément fournie par le Velvet, dont l'art consiste à accommoder les déchets de notre société. La lune est dans le caniveau. Certes, se prémunir contre la nostalgie de la boue et le fantasme de la vraie vie. Mais refuser d'enjoliver. Le chancre qui suinte sur les fausses illusions... Vivre avec son odeur — « pour-rure en suspens », disait Céline — et non sur ses réserves.

Bon. Admettons que cela concerne uniquement les frappés du bizarre, les mal lunés et les tortus épileptiques. Pour ceux qui n'en font pas partie, le rock propose encore une autre formule anti-kitsch. C'est le fameux regard acéré, distancé, âpre et déchiré, méchant mais quand même généreux, que l'on porte sur le trou dont on s'arrache à grand peine. Façon Annie Ernaux dans *Les armoires vides*. Le dégât et la haine pour la trouille et le cafouillage, la tiédeur et la culpabilité, le jeu des convenances et la propreté cafardeuse — la poisse des intérieurs petit-bourgeois, que l'on défie avec une perception aiguisée. Le rock donne l'alerte, avertit le jeune d'un monde différent du sien. Fini d'être un bête, un balourd, un dadas — ou bien un premier de classe inodore incolore insipide. Une claque qui provoque la nausée et qui ouvre les yeux. On marche avec le rock dans la tête et les masques tombent, le décor en carton pâte apparaît,

LE ROCK

la moisissure des familles aussi. On s'invite un nouveau regard et tout devient d'une précision inouïe (on songe à Peter Handke, qui a lui-même marché avec le « Proud Mary » du Creedence Clearwater Revival en tête). Et pourtant le monde ne vous appartient plus. On est vulnérable, on vit avec sa blessure, on s'assombrit et on déteste ceux qui méprisent cela : les gens lisses avec leur bonheur intolérant, les sûrs d'eux, les vaniteux, les arrogants avec leur morgue de classe, les donneurs de leçons avec leurs grands airs, ceux qui se répandent et ceux qui réprimandent au nom d'on ne sait quelle grandeur. Le rock permet à celui qui s'est révolté contre ce qui était trop grand pour lui de ne pas tricher et de tracer son propre chemin.

LES STRATÉGIES IRONIQUES

Tout cela est bien beau, encore faut-il ne jamais perdre de vue que le rock n'est surtout pas une forme pure. C'est un fourre-tout bordélique qui présente aussi des facettes bien déplaisantes. Il n'y a pas de règle générale, de mode d'emploi. L'essentiel est la façon dont chacun s'en accommode. Pourtant, le registre de l'intime et de la passion se dédouble en un registre de la séduction et du défi. Autrement dit, cela serait trop simple et déprimant si le rock pouvait être ramené à une fidélité à soi-même, à une forme qui ne triche pas, à un regard cru qui perce les faux-semblants et les illusions... À un autre niveau, le rock prend un malin plaisir à n'être jamais là où on croit le capter. Il use de déformations — ludiques, fantasmagiques, hallucinogènes et autres — pour piéger et faire tourner en bourrique le sérieux du regard classificateur. Objet ironique, donc impropre à l'objectivation et aux usages pédagogiques, il triomphe du défi de l'analyse en répondant par un autre défi qui vise à brouiller les pistes. Le rock

pose un problème de définition par désaffection de l'objet, par définition de soi mensongère, en trompe l'œil. « The Chameleón » (The Saints repris par Noir Désir). Les bonnes raisons de mentir ne manquent pas : flotter au-delà de la gravité... se tenir à l'écart du mélomél... faire contrepoids aux histoires conventionnelles de cœur et de glandes inférieures... proposer une définition de soi-même préservée contre l'habituelle angosse des déchiffres... ne rien avoir à dire sur soi-même... DeLillo : « Mon seul problème, c'était que ma vie entière constituait une véritable leçon sur les échos, du fait que je vivais à la troisième personne » (*American*). Au début des années 80, la « new wave » a porté à son comble de raffinement la pratique de « l'ironie du double exact », illustration parfaite de la définition mensongère de soi, comme nous l'expliquent Hector Obalk, Alain Soral et Alexandre Pasche dans leur *best-seller* pince-sans-rire : *Les mouvements de mode expliqués aux parents*. Tandis que le punk se décompose lamentablement (Sid Vicious assassine sa petite amie puis meurt d'overdose) dans les affres glauques et désespérantes de la « cold wave » (voir la musique blême et amorphe de Joy Division, dont le chanteur, Ian Curtis, se donne la mort le 18 mai 1980), la jeunesse d'après l'orgie et d'après le romantisme suicidaire doit assurer la succession d'un mouvement qui revendiquait un extrémisme radical, un maximalisme ultime. Indépassable « no future » ? La nouvelle jeunesse paradoxale va surmonter cette aporie en se branchant sur une subversion ironique : pour se démarquer de la « punkitude », la new wave va s'afficher comme étant *exagérément normale* : c'est le plan « hypernormal » et « hyperclean ». Look d'employé de banque fonctionnel et net (ne pas oublier la cravate) ; attitude

LE ROCK

neutre, détachée, anonyme, impersonnelle (ne pas trop sourire) ; ne marquer qu'un intérêt extrêmement limité pour la chose politique (ou alors être de droite) ; s'intéresser à l'expressivisme et aux mondanités ; danser (sans transpirer) comme un pantin désarticulé ou comme un robot ; porter des vêtements sombres, sans couleurs ; un peu de romantisme est toléré pourvu qu'il soit froid et asexué (en apparence, bien sûr) ; enfin une nostalgie « rétro » pour les années cinquante, prototype de normalité pas encore contaminée par la fantaisie et la contestation des sixties... Attention, le new wave est invulnérablement avisé, parfait cynique, dupant les autres grâce à cette simulation de normalité. Mais à force de jouer à ce petit jeu, le new wave en vient à se confondre avec l'individu narcissique et blasé des impitoyables et cupides années quatre-vingts. Les groupes new wave qui « réussissent » (Simple Minds, O.M.D., Duran Duran...) finissent par abréver les minets et les B.C.E.G. d'une musique creuse et dantesque qui sert d'alibi à un néo-conformisme et à un néo-classicisme que l'on croit déguiser sous l'ironie. On ne saura que cette autre branche de la new wave qui continue de se réclamer de l'esprit punk (Wire, Echo and the Bunnymen, The Cure...) et qui, lorsqu'elle s'épuise, aspire à une épiphanie qui sera apportée par les Smiths.

ÉMOI, DÉSIR ET DÉPOUILLEMENT

Reste la question : le rock provoque-t-il l'enflure du moi ? Contribue-t-il à enfermer les individus dans la cage de verre du « vécu » ? Les détracteurs du rock ont beau jeu ici de retourner contre lui le discours de célébration tenu par ses partisans, lesquels n'ont à la bouche que les éléments d'une mythologie faisant intervenir les sensations, la spontanéité, l'immédiateté, l'ivresse, le frisson,

l'énergie, l'authenticité, la primitivité, l'absence de recul, etc. — en fait une idéologie de l'émotion aujourd'hui bannale. Les cerbères d'une certaine culture mortifère se délectent en recueillant les expressions souvent utilisées pour tenter de rendre compte du choc émotionnel recherché à travers le rock : bouter le feu aux sens, avoir la chair de poule, se sentir bien, vibrer de tout son corps, s'abandonner au vertige de l'accélération, donner du corps à ses états d'âme, s'injecter une bonne dose de plaisir, prendre son pied, se sortir les tripes, s'éclater, etc. Des lors, il semblerait qu'un nombre suffisant de pièces à conviction incite à conclure : oui, le rock dilate l'âme ; oui, le rock fait se replier l'individu sur lui-même ; oui, le rock amplifie le vacarme intérieur ; oui, le rock désocialise et rompt le lien social. (Sous-entendu : *Primo*, tout cela n'est pas faux. *Secundo*, on pourrait en rester là que le rock ne se porterait pas plus mal. *Tertio*, ce discours frigidé est un peu réducteur. Question de nuances, sans doute, mais qui font toute la différence. Contre-attaque. Tout d'abord, j'ai essayé de montrer qu'il était permis, à travers le rock, d'envisager la vie sous son angle le plus humble, même si elle n'était pas la règle générale. La baudruche est déjà un peu dégonflée.

Ensuite, il faut voir que les critiques du rock mettant en cause son travail de *désinhibition* sont assez faibles théoriquement. Le modèle en est fourni par Daniel Bell dans *Les contradictions culturelles du capitalisme*. Pour ce conservateur bon teint, le rock n'est que présomption de l'homme moderne qui, dans son souci d'épanouissement de soi, décide de renverser les entraves et de rejeter les limites. Au lieu d'appropriiser et de contenir la « part démoniaque en l'homme » (c'est-à-dire « la nature humaine lorsqu'elle se déchaîne »), l'indi-

LE ROCK

vidu « se complait » en elle et y trouve « une source de créativité ». Or, pour cet auteur, une société non contraignante, « qui a perdu tout lien avec ce qui la transcende », est vouée au désordre des désirs et des passions — besoins par nature illimités, ne pouvant être apaisés. Mais pour quoi, diable, poser une « dialectique de la libération et de la contrainte » si c'est pour jouer unilatéralement un terme contre l'autre ? Dans une analyse plus fine du concert rock, J.-M. Lucas propose une « équation d'équilibre des forces de liaison et de déliaison » qui permet de suivre les « glissements progressifs du moi » vers une position de plaisir, à travers un jeu partiellement maîtrisé (par exemple, en cas d'incident dans la salle, le moi peut reprendre le contrôle). « Plus qu'un « défolement », terme qui n'a guère de statut, il s'agit plutôt de « déplacements du moi », qui parviennent à donner plus de possibilités d'expression aux pulsions, sans perdre le contrôle, la maîtrise de leur émergence. » On est loin d'une régression dans une sorte d'état hors-la-loi. Le concert, lieu privilégié de la « désarticulation des corps » et de la rupture avec l'identité sociale, n'abolit pas pour autant la capacité de se ressaisir. Le sujet est capable de s'exalter en jouant à fond le jeu de l'émotion et de l'intensité, sans être dupe du jeu qu'il joue. On peut très bien se laisser aller à une forme de délire ou d'excès et ne pas perdre le recours qui consiste à pouvoir se regarder en train de s'abandonner au vertige. Et quand, dans le « bon concert », le sujet parvient à dépasser le stade du jeu maîtrisé pour laisser libre cours à une effusion libidinale purement narcissique, il faut y voir un « moment passager... » qui fournit l'indice de la puissance symbolique du rock » et qui conduit « vers la reconnaissance de cette nécessité fondatrice : l'identité du sujet s'est forgée

sur le renoncement à l'expression « libre » du désir. » Dans cette espèce de transe des corps en sueur, agglutinés et s'en-trechoquant au-devant de la scène, on peut voir alors une « métaphore du retournement, inépuisable figure du plaisir. »¹

Enfin, troisièmement, il faut savoir que le rock de crâneurs est en perte de vitesse, qu'une part de plus en plus significative du public n'est pas dupe des simulacres qui servent le mythe, et qu'une attitude méfiante, mêlée de critique et d'ironie, se développe à l'égard des recettes, des ficelles, de la frime, des effets spéciaux, des copies fabriquées de toutes pièces par le showbiz, ou de la panoplie de la « rock'n'roll attitude ». Les poses rebelles, provocantes, mégalo-narcissiques prêtent à sourire, quand elles ne sont pas simplement perçues comme étant atrocement pathétiques. Le rock qui joue beaucoup sur l'auto-référence et l'éternel recommencement de l'émoi finit inévitablement par avoir un côté décevant. Le sens du désir se préserve alors au prix d'une économie de moyens et d'un certain dépouillement. Cette tendance s'affirme clairement dans le créneau du « rock d'inités », surtout chez ceux qui font du rock en partant d'une idée — faire du rock autrement — et non d'une ambition carriériste. Les exemples de Sonic Youth, des Smiths ou de P. J. Harvey, qui seront abordés dans l'article suivant, sont assez suggestifs. Du reste, il ne faut pas s'étonner de cette évolution. Si, comme certains le prévoient, un des enjeux culturels à venir est de résister à l'inclination à vivre savié sur le mode du *reality show*, alors le champ du rock offre un terrain d'expression privilégié à cette problématique

¹ J.-M. Lucas, « Du rock à l'œuvre », in P. Mignon et A. Hennion, *Rock. De l'histoire au mythe*, éd. Anthropos, 1991.

LE ROCK

que, dans la mesure précisément où le rock joue dans le registre de l'effusion et de la représentation de soi. C'est là où le vacarme des cris intérieurs bat son plein que des expériences de désœuvrement intensif (détoirement de Blanchot) ou d'émotion à force de sobriété peuvent être tentées et ne pas demeurer *lettre morte*.

«LA VIE TENAILLE»

Assez d'excuses à faire valoir — le rock s'en fout de toute façon —, je m'en voudrais de finir sans avoir lâché le morceau le plus brûlant, le Grand Secret, la raison pour laquelle le rock continuera à mettre la main à la flamme — il n'y a pas à transiger là-dessus. Le rock est un appel à l'incarnation. Burroughs faisait dire à un de ses personnages : «Parce que je ne suis qu'un fantôme et je cherche ce que cherchent tous mes semblables — un corps — pour rompre la Longue Veille, la course sans fin dans les chemins sans odeur de l'espace, là où non-vie n'est qu'incolore non-odeur de mort». Grâce au rock, les anges descendent de leur piédestal et deviennent des figures du désir. Ange noir, ange sale, ange dandy, ange mortel, ange déplumé, ange déchuu... Le poème de Rilke — «Je veux lever ma bouche vers lui, / dur, comme celui qui n'a pas de désir. / Et l'ange dirait : pressens-tu la vie ? / Et je devrais

dire : la vie tenaille» — et ce qu'en a fait Wim Wenders dans *Les Ailes du désir*. L'ange devient mortel pour rejoindre une femme. Il descend de sa grandeur aérienne pour se glisser parmi les sans-grâce. Il sait que le plaisir se paie du prix de la souffrance. Mais il accepte les inconvénients de la vie pour pouvoir connaître l'exaltation et les sensations, pour pouvoir caresser la peau de Marion. Ne plus survoler. Or, comment ne pas être frappé par le fait que la rencontre entre Daniel, l'ange devenu humain, et Marion, un ange passe, se produit sur fond de musique rock ? D'abord dans la roulotte de Marion, quand elle met un disque de Nick Cave and the Bad Seeds («The Carry», sur *Your Funeral, My Trial*) et que Daniel suit la ligne de son épaule dénudée. Enfin à l'Esplanade, salle de concert berlinoise, dans une ambiance bruyante et enfumée, où l'on retrouve Nick Cave interprétant «From her to eternity», pendant que Marion se dirige vers le bar où elle fait sa déclaration d'amour à Daniel. «... Nous deux, nous sommes désormais plus que deux. Nous incarnons quelque chose. Nous voilà sur la place du peuple, et toute la place est pleine de gens qui rêvent de la même chose que nous. Nous déterminons le jeu pour tous ! Je suis prête.»

Jean-Pierre Delchambre

LE ROCK

Jeunesse de la déception

Comme pour oublier son cynisme, notre société éprouve le besoin de se doper à la fougue et à l'innocence, à la vitalité et au don de soi de la jeunesse. Témoins le succès des *Nuits fauves* de Cyril Collard. Pourtant, cette vénération — étouffante —, devenue un nouveau conformisme, empêche de voir ce qui, par la force des choses, devient la face sombre et cachée de cette jeunesse perturbée dans son idéalisme, se débattant à une vitesse folle dans un espace de plus en plus réduit. Plongée dans le souterrain, dans les plis, dans le boyau (tordu), à la recherche des nerfs, des os, de la source... Un coin enfoncé dans la vision d'une société consensuelle. Aux enfants du rêve, il reste donc la complexité. Et le dépouillement, pour entretenir le sens du désir. Décapier le nerf de la guerre. Est-ce la jeunesse qui est déçue, ou la déception qui a de beaux jours devant elle ?

Par Jean-Pierre Delchambre

Un mythe d'Icare pour univers kafkaïen. Grandeur déchue. Individu en crise de la vieille Europe, évadé de sa condition, mais trop tard pour découvrir l'Amérique — cette Amérique qui est à tous, parce qu'elle accomplit tous les possibles. Notre Icare contemporain s'est déjà brûlé les ailes. «Everybody's been burned» (The Byrds repris par Sebadoh). Il gît par terre. Déplumé. Retour dans le labyrinthe. Il est obsédé par la recherche d'une autre issue. Après s'être arraché au réduct de la naissance, condamné à l'errance, il cherche à faire son trou, à creuser son *terrier*. Plus rien à attendre du ciel. Rentrer sous terre. Souterrain. *Underground*. Caverne. «Caveman» (The Cramps). Exilé rhizophage (qui se nourrit de racines). Déraciné en quête de la source (*roots*). Creuser son sillon sans se soucier des modes et de toutes ces vêtillies. Ramper. Du serpent (Jim Morrison) et de l'iguane (Iggy Pop) à la limace (Dinosaur Jr.). «La star noire redevient ver de terre» (Bayon). Mauvais lieu. *Le Sous-sol* (Dostoïevski). Vilénie et rage froide. «Il en arrive lui-même à ne plus se considérer que comme un souriceau». «Étrange volupté» de l'ensevelissement volontaire... cette existence d'emmuré vivant. Bashung : «N'essayez pas d'm'éteindre / J'm'incendie volontaire». Le retour de la génération perdue, l'éclat de F. Scott Fitzgerald en moins. Plutôt Robert Walser, les jeunes gens